

DIES ACADEMICUS 2014

Es gilt das gesprochene Wort

Universitas friburgensis – fresh perspectives

Vortrag von Professor Guido Vergauwen, Rektor

Ich muss gestehen: der Untertitel meines Vortrags ist eigentlich ein Zitat – oder zumindest eine Anspielung. In einer Zeit, in der die wissenschaftliche Integrität auf allen Ebenen unserer akademischen Arbeit mit erhöhter Aufmerksamkeit vermittelt und kontrolliert wird, steht es dem Rektor gut an, die Referenz eines Untertitels anzugeben. Ich fand ihn im Titel von einem der Bücher des heutigen Ehrendoktors der Theologischen Fakultät, N.T. Wright: *Paul – fresh perspectives*. Ein Echo haben wir in den *bold perspectives fresh and new* gehört, die der Flashmob besungen hat. Wenn es möglich ist, mit Tom Wright frische Perspektiven auf die Gründungstexte des Christentums zu erschliessen, sollten sich dann nicht auch für eine junge Institution wie unsere Universität – was sind schon 125 Jahre? – solche *fresh perspectives* aufzeigen lassen?

Ich werde in fünf Schritten vorgehen:

- I. Universitäten im Zeichen der Innovation
- II. Novum oder Novität? Von der Ambivalenz der Innovation
- III. Bildung (paideia) als Quelle und Ziel aller Innovation
- IV. Innovation, Forschung und Kompetenzvermittlung
- V. Innovation und Kreativität

I. Universitäten im Zeichen der Innovation

Parler de « fresh perspectives », c'est sans doute parler de capacités d'innovation. Cela vaut certainement pour les entreprises, mais c'est aussi le cas dans le langage universitaire – à tel point que le secrétariat d'Etat qui est en charge des hautes écoles, le SEFRI, porte dans son nom et donc dans les tâches qui lui sont confiées à côté de la formation et la recherche de manière équivalente, l' « innovation ».

Veillez me pardonner, mais le mot « innovation » suscite chez moi tout d'abord des souvenirs d'enfance, car il y avait dans ma vie natale en Flandres un grand magasin qui s'appelait *A l'Innovation*. C'était le nom d'une chaîne de grands magasins belges, fondée en 1897 à Bruxelles et très présente dans tout le pays. Pour l'enfant que j'étais, ce fut une sorte d'univers splendide où étaient exposées toutes les choses que j'aurais voulu acquérir – mais je n'avais pas d'argent. Cet univers anticipait en effet l'offre des grands magasins auxquels nous sommes habitués aujourd'hui. On pouvait y acheter vraiment tout – des meubles et des vêtements prêt-à-porter, des ustensiles de cuisine, articles cosmétiques, bijoux et nourriture. Sur le modèle des galeries parisiennes fondées à la même époque, il y avait un restaurant mais aussi des services comme par exemple un salon de coiffeur. Aujourd'hui, les magasins de la chaîne – après une fusion avec d'autres chaînes portant les noms énigmatiques : *Grand Bazar et Bon Marché A l'Innovation* – s'appellent Galerie Inno. Avec « innovation » on peut donc se croire en bonne compagnie ...

Puisque l'innovation s'inscrit désormais dans la mission des hautes écoles, il est important de connaître les perspectives qui s'ouvrent ainsi et de se poser la question comment cette nouvelle orientation s'ajoute aux autres tâches plus traditionnelles – au moins des universités – à savoir : la formation qui se rapporte à l'enseignement et la recherche.

« Innovation » est un processus par lequel une idée ou une invention est transformée en un bien, un produit ou un service. Nous sommes clairement dans un discours économique. C'était avant tout Joseph Schumpeter, qui en 1912 a décrit les principes d'une économie innovatrice et la figure de l'entrepreneur innovateur dans son livre *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*. Si l'innovation donne lieu à une nouvelle production, une plus-value est créée pour des clients qui, moyennant le paiement d'un coût calculable, pourront acquérir ce bien, ce produit ou ce service. Il s'agit de satisfaire des besoins spécifiques. Il est dès lors important que les futurs clients, à travers un marketing ciblé, soient informés des nouveautés, des nouveaux produits qui sont offerts sur le marché, que leur imagination soit suscitée pour qu'ils découvrent un besoin jusque-là inconnu et qu'ils pourront dans l'avenir apaiser. L'innovation est une expression du dynamisme de l'entrepreneur et de son entreprise. Ce dynamisme va de pair avec l'acceptation du risque qui est inhérent à la création de nouveaux marchés. L'innovation implique si possible la perspective d'une optimisation ou d'un renouveau des méthodes de production, elle peut contenir même des aspects révolutionnaires, des discontinuités qui rompent avec des identités connues du passé. Il existe ainsi, selon Schumpeter, une destruction créatrice. Il ne suffit pas simplement de rénover et de se contenter avec des solutions moyennes. La recherche qui se met au service de l'innovation est supposée de faire preuve d'une compétence suffisante pour renforcer, grâce à l'échange des savoirs utiles, la compétitivité de tel ou tel domaine.

Dans leur livre *La fabrique de l'innovation* (2012), Gilles Garel et Elmar Mock utilisent l'expression *conception innovante*. Dans l'édition en langue allemande il est, dans le même sens, question de « innovative Kreation ». Selon ces auteurs qui décrivent la naissance du produit bien connu, de la SWATCH, une vraie innovation lie la créativité (intuition, improvisation, trouvaille) qui fait naître un concept à la rigueur du savoir scientifique, structuré et technique. « Pour faire de la conception innovante, il faut réconcilier le concept et la connaissance ... En formulant un concept, on peut s'autoriser à imaginer et même à rêver. Les connaissances quant à elles ramènent à des principes de preuve et de vérité, étant définies comme des propositions ayant un statut logique ... Entendons-nous bien, ce n'est pas parce qu'un processus d'innovation est contrôlable qu'il est prédictible ! » (169)

Si donc une université comme la nôtre est appelée à faire preuve d'un esprit innovateur et de participer à une « innovation factory » – *blue factory* – elle serait bien conseillée d'examiner, si et dans quelle mesure son agir innovateur a vraiment la forme d'une recherche de nouvelles connaissances et d'une production de nouvelles solutions pour des besoins sociaux. « Gemeinsam Wissen schaffen – partager les savoir » – c'était le grand motto de notre année jubilaire.

II. Novum oder Novität ? Von der Ambivalenz der Innovation

Wem es gelingt, das Label „Innovation“ für sich zu erobern, dem winkt Anerkennung. Dahinter könnte sich eine tiefe Einsicht und Sehnsucht der Menschheit verbergen: Das Bestehende ist vorübergehend, es ist nicht vollkommen. Wie gut wäre es, wenn es durch Neues, Besseres abgelöst würde. Die Faszination dessen, was sich Innovation nennt, profitiert von diesem Lebensgefühl. Aber ist das Neue auch immer wirklich neu? Joseph Schumpeter sieht die Innovation in neuen Kombinationen von Produktionsmitteln – und schon Friedrich Nietzsche hatte gespottet: Das ist nichts als „Einreihung neuer Dinge unter alte Reihen“ (Jenseits von Gut und Böse, Nr. 230). Gerade die Wirtschaft selbst weiß, dass die Neuheiten von heute im besten Falle die Antiquitäten von morgen sein werden. Vielleicht weckt deshalb diese Plausibilität der Innovation auch Gegenkräfte. Selten war eine Gesellschaft strukturell so anti-innovativ wie heute. Die immer dominantere Administration und Rechtsförmigkeit des Lebens begünstigen das Bestehende. Das Gegenbild des innovativen Erfinders ist der Beamte, dem alle Neuheit und jede Ausnahme zutiefst verdächtig sind und der keine Innovation duldet, wenn sie nicht in irgendeinem Reglement ausdrücklich vorgesehen – also nicht neu – ist. Innovation fasziniert – und macht Angst. Und die Angst wird durch die Innovation überbrückt, insofern sie Gewinn und damit Sicherheit verspricht. Was hat es mit diesem Kreislauf auf sich?

Serait-il possible que le côté économique de l'innovation comme augmentation du bénéfice n'est que la face externe d'une innovation qui concerne l'homme même de manière très profonde ? L'homme à la recherche du nouveau se cherche lui-même, sa vie réussie, une relation plus harmonieuse avec son environnement et avec les autres. Il ne cherche pas des nouveautés qui vieillissent. Il cherche un Novum: le don gratuit et irréductible qui lui permet le sourire et l'étonnement. Le Novum que l'homme cherche s'appelle bonheur, un Novum à la fois attendu et désiré. Il requiert la présence de l'Autre qui se soustrait à notre pouvoir et ne se laisse pas classer dans des catégories connues d'avance. Il fait appel à une présence qui change la vie et lui donne un revirement vers le meilleur, un Novum qui donne de l'espoir puisqu'il apporte la liberté. Si au début de cette conférence j'ai fait allusion aux textes fondateurs du Christianisme, j'ose rappeler que la foi chrétienne ne s'est pas imposée dans l'empire romain grâce à son attractivité économique, non plus par ses nouveaux rites religieux, mais par un Novum unique. Dans la culture vieillissante et décadente sans expectation, la perspective libératrice du Novum fait irruption. Écoutons les paroles d'un témoin du deuxième siècle, Saint Irénée de Lyon : « Qu'est-ce que le Seigneur a donc apporté de nouveau par sa venue ? Eh bien, sachez qu'il a apporté toute nouveauté (*omnem*

novitatem), en apportant sa propre personne annoncée par avance : car ce qui était annoncé par avance, c'était précisément que la Nouveauté viendrait renouveler et revivifier l'homme. »(Irénee, Adv. Haer. IV, 34, 1).

Das wirklich Innovative ist hängt auf irgendeine Weise mit Personwerdung zusammen und soll aus Zwängen befreien.

Auf diesem Hintergrund wird verständlich, weshalb die wuchernde Terminologie der „Innovation“ gerade unter Wissenschaftlern auch kritische Rückfragen auslöst. Könnte es sein, dass die Reduktion der Innovation auf ökonomische Nutzbarkeit und Gewinn die eigentliche Freiheit der Lehre und Forschung zum Verschwinden bringt? Lehren und Forschen können zum Ausbruch aus der Scheinwelt der Ideen verhelfen, und „der beseelte Wissenschaftler“ leistet seine Arbeit „aus intrinsischen Motiven, aus Freude an der Erkenntnis“ – wie es unlängst Urs Hafner in einer Stellungnahme in der NZZ (3. Oktober 2014) formulierte. Eine erfrischende Perspektive auf die universitäre Arbeit setzt nicht bei der Innovation als Gewinn, sondern bei jener Umwandlung des Erkennens an, die Bildung heisst und letztlich Suche nach der Wahrheit der Existenz und der Lebbarkeit des Lebens ist.

Es bietet sich an, das bekannte Höhlengleichnis am Anfang des siebten Buches des Dialogs *Politeia* – Der Staat – von Platon in Erinnerung zu rufen. Es beschreibt den Bildungsweg als Befreiungsprozess, als einen mühsam zu erringenden Aufstieg (*anabasis*) aus einer irrtümlich für die Wirklichkeit gehaltenen Schattenwelt. Es ist wie der Ausbruch aus einem Gefängnis; der Weg führt zunächst zur gegenständlichen Wahrnehmung der Sinnesobjekte, zu Menschen und Dingen, wie sie uns im Tageslicht erscheinen. Der Aufstieg geht weiter bis zur Erkenntnis der intelligiblen Welt, so dass zuletzt unter allem Erkennbaren und nur mit Mühe die Idee des Guten (*tou agathou idea*) erblickt wird. Wer im persönlichen Bereich und in öffentlichen Angelegenheiten gemäß Wahrheit, Gerechtigkeit und Vernunft handeln will, strebt nach dieser Idee des Guten, denn sie ist „die Ursache alles Richtigen und Schönen (*orthon te kai kalon aitia*)“.

III. Bildung als Quelle und Ziel aller Innovation

Bildung ist ein dynamischer Vorgang, der den Menschen dazu befähigt, aus der Finsternis in das Licht, aus dem Dunkel in das Helle zu gelangen – also Aufklärung. Nicht wie von außen wird dem Menschen das Erkennen eingepflanzt wird, „wie wenn man blinden Augen die Sehkraft einsetzen würde“. Im Menschen selbst wird das ihm eigene Vermögen der Erkenntnis des Bleibenden geweckt. Bildung lehrt uns zu sehen und auszuhalten (*anaschesthai*), dass es jenseits der vorläufigen Novitäten eine Quelle des Novum zu entdecken gibt, die das Leben lebenswert macht: das Wahre, das Schöne und über alles das Gute.

Bildung (*paideia*) ist die Kunst der Umlenkung oder der Umwendung (*technè tès periagogès*). Sie gibt nicht selber das Licht, aber sie hilft, lenkend, dem bereits Sehenden, die Dinge richtig, schärfer zu sehen – sie will das Sehen erleichtern und die Lernenden in die richtige Richtung schauen lassen. Bekanntlich sollen nach Platon diejenigen, die die Leitung des Staates zu übernehmen haben – die Gründer der Stadt, wie er wörtlich sagt – gebildet sein, das heisst: freie Menschen, die sich der Wahrheit verpflichtet wissen und fähig sind, das Gute zu sehen – Menschen, die an das Gemeinwohl denken und darauf bedacht sind, „einander mitzuteilen von dem Nutzen, den jeder für das Gemeinwesen zu leisten vermag“ – Menschen, die zwischen Schein und Wahrheit unterscheiden können, weil sie „das Schöne, Gute und Gerechte selbst in der Wahrheit gesehen haben.“ Man könnte diese Einsicht Platons auch umkehren: Gebildete Menschen vermögen zu herrschen, jenseits der Schattengefächte und Machtkämpfe, wachsam und ohne Machtgier, sie können über andere herrschen, weil sie sich selbst beherrschen. Bildung sichert den Primat der Politik vor der Ökonomie, den Primat der Freiheit über die ökonomischen Zwänge.

Im weiteren Verlauf seiner Staatslehre nennt Platon die verschiedenen Wissenschaften, die zu dieser Bildung gehören: die körperliche Ertüchtigung durch Gymnastik, die Anleitung zur Forschung durch Arithmetik, Geometrie und Astronomie, die Einübung in das Schöne durch Harmonielehre, Musik, und schliesslich die Dialektik – sie ist eigentlich das Ziel: „wo der Wanderer gleichsam das Ausruhen vom Wege und das Ende der Reise findet.“ Während sich alle anderen Befähigungen in irgendeiner Weise auf das praktische Hervorbringen und Produzieren beziehen, geht die Dialektik – man könnte auch sagen: die Einübung in das philosophische Denken – an den Anfang zurück. Sie will nichts herstellen, was für die Ökonomie – das Hauswesen – unmittelbar nützlich und praktisch wäre. Philosophie versucht sich über die Dinge eine Meinung zu bilden, und gerade so dient sie der *Politeia*, der gelungenen menschlichen Lebensordnung.

Unsere Frage nach neuen Perspektiven für eine Universität mündet also nicht in die Alternative *Innovation oder Bildung?* Vielmehr gilt es, die wichtigste Innovation der wissenschaftlichen Tätigkeit im Rahmen universitärer Hochschulen heute gerade in der Bildung zu entdecken und zu pflegen.

Cette perspective est fraîche, mais elle n'est pas nouvelle. Elle occupait déjà Emmanuel Kant dans son traité *Le conflit des Facultés*. Même s'il existe dans une université une division du travail entre les facultés et si les tâches sont réparties «presque comme dans une fabrique », l'université possède toutefois une autonomie, « car seuls

des savants peuvent juger des savants comme tels ». Mais il existe dans cette république des savants des domaines de formation et de recherche auxquels le gouvernement a un intérêt et qui sont exercés dans l'intérêt immédiat du peuple. Kant parle du droit, de la médecine et de la théologie et il appelle leurs exécutants de manière un peu dépréciative des « ouvriers qualifiés du savoir ». La faculté de philosophie – et nous dirions aujourd'hui les sciences humaines – n'est pas soumise à la dictature de l'utilité immédiate. Elle vit à partir de son propre credo libre – elle peut chercher la vérité pour elle-même, par la force du libre usage de la raison.

IV. Innovation, Forschung und Kompetenzvermittlung

Im Bereich von Lehre und Forschung ist an die Stelle der Bildung heute weithin die Rede von Kompetenzen und Kompetenzvermittlung getreten. Auf diesem Wege wird die ökonomische Nutzbarkeit schon in den Strukturen der Lehre und vor allem im kompetenzorientierten Examenswesen verankert. Der Wiener Philosoph Konrad Paul Liessmann hat unlängst davor gewarnt, den Bildungsauftrag und den Bildungsprozess schlechthin mit Kompetenzvermittlung zu identifizieren. Er erinnert daran, dass das Kompetenzkonzept in der Ökonomie wurzelt und darauf abzielt, Fertigkeiten, Fähigkeiten und Persönlichkeitsmerkmale von Menschen zu prüfen, „um deren Einsatz für Unternehmen zu optimieren“ (vgl. NZZ 15.09.2014). Liessmann befürchtet, dass die Kompetenzorientierung von der Vermittlung sach- und fachbezogenen Wissens abgekoppelt wird und somit abstrakt und unverbindlich bleibt. So entstünde eine „Praxis der Unbildung“. Der Kompetenzbegriff eignet sich allerdings durchaus, um ein Bildungsideal zum Ausdruck zu bringen, wenn man die Einübung von Sozialkompetenz einbezieht.

Auch wenn Bildung durchaus Zwecke erfüllt, insofern sie zur Erkenntnis und zum verantwortlichen Handeln hinführen soll, ist sie doch nicht vorgegebenen Zwecken unterworfen. In der *Universitas Magistrorum et Scholarium* bedingen sich Lehre und Forschung im Bildungsprozess gegenseitig, insofern die Anliegen von Lehrenden und Lernenden zusammenwirken, wenn sie sich den Inhalten zuwenden, die im offenen Disput zur Debatte stehen. Es gibt ein „Ethos reinen Forschens“, „dem kein Problem als endgültig gelöst gilt und dem kein schulmässig zu verabreichendes Wissen genügt“ (Rüdiger Bubner, Humboldts Universität – ein Ideal, das nicht sterben will, in: ders., Zwischenrufe. Aus bewegten Jahren, Frankfurt 1993, 93).

On me dira que je parle d'un idéal – que les conditions de travail des chercheurs et des étudiants ont changé. Les hautes écoles – chaque type à sa manière – ont la mission de préparer des personnes compétentes pour le marché du travail. La position dominante des sciences naturelles, de l'ingénierie et des spécialisations techniques et informatiques requièrent désormais un rythme soutenu de formation et de recherche pour lesquels les moyens de l'Etat ne sont plus suffisants. Les partenariats avec l'industrie sont indispensables comme celle-ci doit faire appel de manière ciblée à des personnes formées selon ses prérogatives et attentes. La tranquillité des chercheurs solitaires et libres est bouleversée par les exigences du développement rapide et concurrentiel des sciences. Mais une analyse de la situation de la formation et de la recherche ainsi que le descriptif des conditions cadre du travail scientifique ne répondent pas encore à la question : ce qu'est et ce que veut la science aujourd'hui. L'éclatement des sciences et l'extrême spécialisation ne facilitent pas la recherche d'une réponse. Mais si nous n'avons pas le courage de poser la question si, dans une université, il existe, malgré les différences méthodologiques, un lien entre ce que font un professeur de biochimie et une professeure de droit européen, entre un professeur d'économie politique et un professeur d'exégèse biblique, nous risquons de ne plus pouvoir légitimer l'investissement en argent, temps et personnel pour maintenir cet univers différencié. Des instances extérieures à l'université feront alors leur choix sur la base des indicateurs extra-scientifiques contraignants et des intérêts avant tout économiques comme par exemple le nombre des étudiants, la quantité des publications, la réputation internationale, la résistance à la concurrence, le potentiel innovateur et l'utilité sociale.

Ainsi nous revenons sur la priorité que nous devons donner à la formation et la recherche et à la question de la légitimation de cet univers scientifique. La réponse se situe nécessairement dans la personnalité même du savant – comme l'avait déjà remarqué Kant – et dans l'attitude qu'il adopte face à sa propre science. On peut s'imaginer les extrêmes. Est-ce qu'il se retire dans l'infini de ses propres idées, ou est-ce qu'il se vend sur le marché publicitaire ? Est-ce qu'il s'isole dans son laboratoire ou passe-t-il son temps dans les interminables séances de commissions ? L'éthos humain du chercheur évite ces positions extrêmes : il accepte d'être appelé à tout temps à rendre compte du savoir qu'il transmet et de la recherche qu'il entreprend. Cette interaction entre la libre recherche fondamentale indépendante et le service aux étudiants et à la société constitue l'horizon dans lequel toute science – naturelle, humaine et sociale – trouve son ultime justification. Mais plus que les connaissances acquises et les grandes idées novatrices, ce sont en fin de compte les personnalités des professeurs, donc l'authenticité des personnes, la cohérence de leur vie savante avec leur responsabilité sociale, qui marquent à long terme ceux et celles qui fréquentent nos universités. Je l'ai constaté très souvent en parlant avec des alumni.

V. Innovation und Kreativität

Eine vorschnelle Sorge um Innovation als ökonomische Nützlichkeit bürdet der Wissenschaft eine Last auf, die sie nicht tragen kann. Sie gerät unter den Erwartungsdruck, Lösungen anbieten zu müssen für Fragen, mit denen Gesellschaft und Politik nicht fertig werden. Wissenschaft muss in ihrem Bildungs- und Forschungsauftrag leben können vom Provisorium ihrer Antworten. Oder anders gesagt: „Was wirklich bildet, sind immer nur Antworten, die zu größeren Fragen führen“ (Adolf Muschg, Was heisst Bildung? In: ders., Im Erlebensfall, München 2014, 197). Der Markt, für den wir heute die Studierenden auszubilden gehalten sind, erwartet jedoch Antworten. Nur, so Muschg, „wer sein Wissen zu Markte trägt, muss wissen: dieser Markt ist schon nicht mehr derjenige, für den er sein Wissen erworben hat ... der Galopp des Marktes ist nicht kalkulierbar, auch nicht für die ökonomische Vernunft“ (A. Muschg, 198). Wenn es universitäre Hochschulen gibt, die mit staatlichen Mitteln arbeiten, dann nicht weil diese Hochschulen eine „Investition zum Erwerb von Standortvorteilen in einer globalisierten Ökonomie“ (A. Muschg, 203) sind, sondern weil sie in dieser Gesellschaft den Studierenden dazu helfen kann, auf die Frage zu antworten, was diese globalisierte Ökonomie soll, wo ihre Grenzen und Möglichkeiten sind im Dienste der Humanität. Die Frage nach dem Warum und Wozu, nach dem Preis der Freiheit, nach der besseren Wahl der Mittel und den Maßstäben der Qualität soll Lehre und Forschung begleiten. Gewiss darf die Gesellschaft nach dem Ertrag fragen – aber er lässt sich nicht, wie an der Börse, als Gewinn und Verlust veranschlagen. Seine Gestalt heisst Humanität – Übernahme der Verantwortung für kommende Generationen – Bewahrung der Schöpfung – Achtung vor dem Leben und den Leiden des Anderen – Sinn für das Gute, Schöne und Wahre.

La liberté que nous réclamons pour la formation et la recherche a une apparenté à ce que nous appelons création ou créativité. Le philosophe français Gilles Deleuze se pose une fois la question : Qu'est-ce que l'acte de création ? (Gilles Deleuze, Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975-1995, Paris 2003. 290-302). Sa réponse – et elle se rapporte à la création d'une œuvre d'art : c'est un acte de résistance. Dans un certain sens, on peut appliquer cette réponse étonnante à la formation et la recherche : elles sont un jeu de liberté, car il s'agit de libérer des possibilités de vie jusqu'alors emprisonnées ou inconnues. En développant cette idée, le philosophe et notre Dr.h.c. Giorgio Agamben parle de « capacità di sviluppo » (Giorgio Agamben, Il fuoco e il racconto, Roma 2014, 40) et il renvoie à la notion théologique de création. Il est clair que Dieu seul peut créer *ex nihilo*, tandis que notre agir humain, créateur et innovateur, est une production à partir d'une matière déjà existante. L'innovation n'est jamais un acte créateur absolu. Elle présuppose les idées, l'invention et le savoir technique qui s'y joignent. Une formation et une recherche créatrice ne seront pas une pure question technique qui « fait » des personnes : elle dynamise par contre des possibilités ; elle le fait de manière critique, car former des personnes et faire de la recherche, ce n'est pas suivre un impulse aveugle et immédiat. Cela implique ce moment d'hésitation et de résistance – sans doute aussi ce moment contemplatif qui prend ses distances par rapport au résultat acquis et qui freine le désir si humain de domination et de s'imposer à tout prix. Spinoza appelait cela *conatus essendi*, l'auto-affirmation dans l'être, coûte que coûte et surtout en concurrence avec les autres. Ce qui est innovant devrait alléger ce *conatus essendi* pour en faire un libre assentiment à la vie, ses possibilités et ses limites.

Wer die Phantasien der Selbsterhaltung und Selbstsetzung abgelegt hat, wird frei, staunend die höchste Form der Kreativität zu entdecken, die sich in dieser Welt aussagen lässt: dass wir als Menschen durch unser Denken und Handeln Gott ähnlich werden dürfen – gute Verwalter der Schöpfung. Christen glauben, dass Gott uns zwar ohne uns erschaffen hat, uns aber nicht ohne uns zur Fülle des Lebens führen will. „Wenn jemand also in Christus ist, dann ist er eine neue Schöpfung. Das Alte ist vergangen, siehe, Neues ist geworden“ (2 Kor 5,17). Unsere Innovationen entstehen nicht wie die Schöpfung „im Anfang“, sie entstehen nicht aus dem Leben schaffenden und freien Wort. In unseren Innovationen lebt immer etwas vom „Seufzen der Schöpfung“ von dem Paulus spricht – ihr Gelingen steht immer unter dem Vorzeichen der Widerständigkeit der Materie und der Vergänglichkeit unserer Errungenschaften. Nur einer kann sagen: „Siehe, ich mache alles neu“ (Ap 21,7). Im alten Wappen der Universität ist der Auferstandene mit seine irdischen Wundmale zu erkennen. Die schöpferische Kraft der Leiden oder das Leiden am Schöpfertum tauchen selten unter Indikatoren guter Forschung auf ... schon gar nicht im Zahlenspiel der Rankings.

Que cherchons-nous en fin de compte dans nos innovations ? Ce que nous ne pouvons pas nous donner : une plénitude de vie au-delà de la finitude et de la mort. La résurrection est la plus grande innovation dont témoigne notre histoire humaine. C'est l'innovation par excellence, la promesse de la nouvelle création. Quels sont les traits de cette innovation? Cela dépend de nos innovations et de leur capacité de se conformer à la nouvelle Jérusalem – notre mère et qui est libre (Gal 4,26). C'est la nouvelle cité qui ne connaît pas l'esclavage, les séparations des êtres humains selon leurs sexes, religions, positions économiques et politiques (Gal 3,28). Ce n'est pas par hasard que ce fut un économiste, qui dans son œuvre théologique ultérieures a osé formuler cette perspective audacieuse. Sergij Bulgakov (1871-1944) écrit: „la créature ne peut introduire rien d'ontologiquement nouveau ni, de la sorte, étonner et enrichir le Créateur. Toutefois, le choix même et l'actualisation créatrice de ces possibilités, bref, le domaine de la liberté modale, restent confiés à la créature, et, *pour autant*, en sont la contribution

créatrice ... La synergie [de l'homme avec l'œuvre du ressuscité] est une auto-détermination mutuelle, avec un élément de nouveauté, qui y prend effet selon le mode de chacune des deux parties » (L'Épouse de l'Agneau, 185).

Dans cette perspective, la *vita activa* est étroitement liée à la *vita contemplativa* sans bousculer vers le quiétisme. Dans un temps qui insiste tellement sur l'importance de l'innovation, la formation et la recherche ont plus que jamais besoin d'une liberté au-delà de toute fonctionnalité pratique, de ce que les médiévaux appelaient *vita contemplativa*. La grande œuvre en plusieurs volumes « Homo sacer » du philosophe Giorgio Agamben, qui est aussi sa philosophie politique, désigne dans son dernier livre *L'uso del corpo* comme point culminant de l'innovation humaine et de sa libre créativité « l'inoperosità » : « La prassi propriamente umana è quella che, rendendo inoperose le opere et funzioni specifiche del vivente, le fa, per così dire, girare a vuoto e, in questo modo, le apre in possibilità. Contemplazione e inoperosità sono, in questo senso, gli operatori metafisici dell'antropogenesi che, liberando il vivente uomo da ogni destino biologico o sociale e da ogni compito predeterminato, lo rendono disponibile per quella particolare assenza di opera che siamo abituati a chiamare 'politica' e 'arte' ».